

cette communauté rurale se distingue fortement des communautés voisines du Taravo ou du Vicolais. Il s'agit donc d'un ouvrage essentiel pour la connaissance de la société rurale corse, les monographies de ce type étant assez peu nombreuses. Malgré ces particularismes, les Lévianais de l'époque moderne s'attachent, comme les autres habitants de l'île, à préserver le patrimoine familial, à le perpétuer et essaient de gérer leur territoire sans remettre en cause les équilibres fondamentaux. Ces préoccupations, au-delà de leurs spécificités, sont communes à de nombreuses contrées méditerranéennes.

Laetizia Castellani

Olivier JANDOT, *Les Délices du feu. L'homme, le chaud et le froid à l'époque moderne*, Ceyzérieu, Champ Vallon, 2017, collection « Époques », 342 p.

La grande et belle enquête que nous présente Olivier Jandot prend la forme d'un triptyque. Elle croise les angles d'approche afin de mettre en évidence les permanences et les mutations durant la période moderne. Après avoir présenté le corpus des sources documentaires, l'auteur souligne l'intérêt et les limites de chaque type de document utilisé.

La première partie expose la manière dont les fluctuations de températures étaient perçues et vécues. Il s'agit de saisir ce qui est ressenti et non ce qui est mesuré, comme à la période contemporaine. L'approche consiste à essayer de saisir l'impact des variations saisonnières, et tout particulièrement des grands hivers, sur le cours de la vie ordinaire. Olivier Jandot montre qu'il arrivait que des paysans mourussent de chaud (déshydratation ?) durant les étés brûlants de 1558 en Champagne ou 1644 en Lorraine. Pour lutter contre la chaleur,

on se réfugiait dans les caves ou dans les forêts ; on appréciait les baignades, on se rafraîchissait grâce aux glaciers très fréquentes (il en subsiste une quarantaine dans le seul département du Rhône). Mais la lutte contre le froid marquait davantage les esprits et les corps. L'auteur démontre aussi, à la suite des travaux du Néerlandais Aryan Van Engelen, que le « grand hiver » de 1709 ne fut pas le pire ; plus rigoureux furent ceux de 1408, 1435, 1564-1565, 1684 mais aussi ceux de 1789 et 1830, qui ont éclipsé celui de 1608 pourtant déjà « médiatisé » à l'époque par la chronique de Jean Richer publiée dans *Le Mercure François*, en 1611. Chemin faisant, Olivier Jandot explique que les vins, très différents de ceux d'aujourd'hui, gelaient beaucoup plus facilement. De même, vingt-quatre heures de gel par une température de $-7,5^{\circ}$ suffisaient pour former une couche de glace de cinq centimètres, apte à supporter un homme. La sensibilité au chaud et au froid doit donc être replacée dans le contexte de la culture matérielle de l'époque.

La deuxième partie est centrée sur la civilisation matérielle. Comment se prémunir contre le froid ? Quelle est la place et le rôle de la cheminée ? La cheminée est un « pôle magnétique » de la vie domestique. Elle ne chauffe pas la maison, du moins insuffisamment ; elle sert d'abord et avant tout à la préparation des repas. L'auteur constate l'attachement des Français (qui, en réalité, selon les exemples fournis, étaient plutôt des Artésiens, des Flamands, des Comtois, etc.) à la cheminée en foyer ouvert, laquelle s'oppose au poêle germanique. Il souligne la diversité géographique des situations mais sans entrer dans une typologie provinciale. Les études du bâti effectuées sur les cheminées de Cluny, de Provins ou de Grenoble, apportent quelques réponses qu'il aurait été

possible d'intégrer à la démonstration. L'inefficacité du chauffage par la cheminée conduit les contemporains à utiliser d'autres sources de chaleur, portatives : bassinoires, moines chauffe-lit, chaufferettes, réchauffoir, brasiers et autres réchauds de fortune, preuves ou conséquences des insuffisances de la cheminée. Les stratégies de lutte contre le froid prennent des formes variées. Le vêtement s'adapte mais assez mal. Les vêtements efficaces sont très coûteux. Les gants paraissent rarement. La maison reste mal isolée ; les pièces à vivre sont basses et humides ; les murs souffrent d'une absence d'isolation. La température y est mal conservée. Pour combattre le froid, on invente des espaces gigognes, en multipliant les alcôves, en fermant les lits. Olivier Jandot nuance ses approches en présentant ensuite deux cas régionaux différents, le premier dans le haut Dauphiné, le second dans le nord de la France. Il conclut à l'incapacité à lutter efficacement contre le froid. Face à la chaleur rare, une économie du combustible se développe, dans les villes comme dans les campagnes. La pénurie de bois entraîne l'utilisation de combustibles de substitution, par exemple la tourbe en Artois, dans le haut Doubs ou en Picardie, les bruyères dans le Bocage normand, les bouses de vache séchées un peu partout puis la houille à partir de 1720 dans le Hainaut. La chaleur émise par le bétail est une autre solution, très utilisée dans les Alpes du Nord, dans le Massif Central ou en Bretagne. On s'efforce enfin de se réchauffer en entassant les corps, l'un contre l'autre, dans la chambre, dans la grange, dans l'étable, lors des veillées.

La troisième partie tente de restituer les caractères d'une sensibilité au froid et à la chaleur, au sens physiologique. Cela suppose d'évaluer des seuils de tolérance au froid et à chaleur. Quels sont les effets de l'hiver sur le corps ? Quelles

sont les raisons de la persistance de la cheminée, pourtant handicapée par ses performances calorifiques faibles. Il est difficile, voire impossible, de reconstituer les climats intérieurs des maisons et des appartements. La situation paraît contrastée. Les températures qui y règnent semblent trop basses pour être confortables, à nos yeux. Les Français supportent mal la chaleur dégagée par les poêles germaniques, en usage en Alsace. Ils s'accoutument au froid, au gel aussi, même si les corps en souffrent. L'époque voit naître une réflexion technique sur le chauffage, au début du XVIII^e siècle, notamment sur le perfectionnement de la cheminée (Nicolas Gauger). La supériorité calorifique du poêle n'emporte toujours pas l'adhésion, peut-être en raison de l'odeur particulière qu'il dégage, comme le remarquait déjà Montaigne en 1580. La demande sociale de chaleur s'affirme, qui va conduire à une mutation profonde des sensibilités. La cheminée réchauffait les corps qui s'en approchaient, le poêle se charge désormais de diffuser une chaleur ambiante. L'émergence d'un discours hygiéniste achève cette évolution pluri-séculaire.

Pour mener à bien cette vaste enquête, portant sur plus de trois siècles et sur l'ensemble des territoires ayant formé la France, Olivier Jandot a retenu une multitude de sources, notamment les écrits du for privé et les livres de raison. Il a lu aussi des mémoires et des correspondances, les dossiers de la police sanitaire (début XIX^e siècle), les très abondantes archives de la Société royale de médecine, pour le XVIII^e siècle, les monographies d'architecture rurale conservées au Musée national des Arts et traditions populaires. L'auteur exploite aussi l'iconographie, enluminures, gravures, tableaux, autant que possible. À l'évidence, les sources émanant des élites sont privilégiées.

En annexe, l'auteur offre une dizaine de textes choisis, sortes de pièces justificatives : l'hiver de l'année 1565 raconté par Claude Haton ; l'hiver de 1709 vu par le poète Jacques Vanière ; les effets de l'hiver de 1776 vus par un membre de l'Académie royale des sciences ; un memento des hivers rigoureux ; hiver du riche, hiver du pauvre (1779), des extraits d'une *épître à mon poêle* (1787) écrite par l'abbé d'Auriol de Lauraguel ; une description des *escraignes* dijonnaises (1588) par Etienne Tabourot ; la mort édifiante de saint Jean-François Régis (1640) ; et enfin, les cheminées et poêles vus par Louis-Sébastien Mercier (années 1780). C'est bien lui qui a le mot de la fin : « La vue d'un poêle éteint mon imagination, m'attriste et me rend mélancolique : j'aime mieux le froid le plus vif que cette chaleur fade, tiède, invisible ; j'aime à voir le feu, il avive mon imagination ».

Au-delà de ses qualités indéniables, ce beau livre présente un grand intérêt pour les ruralistes, en raison des thèmes évoqués. Il suscitera des débats, des controverses et déclenchera, espérons-le, de nouvelles recherches.

La première sera celle des vêtements. Les fourrures dans les campagnes n'étaient pas rares. L'exploitation d'autres sources aurait permis de le souligner, surtout pour le *xvi^e* siècle, grande époque de l'essor des tanneries. Aux robes fourrées s'ajoutaient les fourrures ou les peaux des animaux chassés et braconnés (renard, loutre, fouine, martre, putois, belette, rat musqué, ragondin, loup, blaireau, écureuil et même castor) abondamment portées par les paysans pour se protéger du froid. Les manchons de fourrure, les manteaux et les chapeaux, les coiffes et les bonnets, étaient d'usage partout dans les campagnes.

Le gant, autre vêtement d'hiver spécifique, apparaît peu dans la littérature

et les archives, indéniablement. Pourtant la ganterie était une industrie. À Grenoble, il existait une corporation de gantiers. On y dénombrait 1130 ouvriers en 1730. La production atteignait 15 000 douzaines de paires de gants en 1704, 100 000 douzaines en 1775 et 160 000 douzaines en 1787, ce qui fait quand même près de deux millions de paires de gants. D'autres villes du Dauphiné avaient plusieurs ateliers de ganterie, telles Vienne, Valence, Montélimar, Gap, Dieulefit. Il n'y avait pas moins de 14 maîtres gantiers à Millau en 1780. Dans une autre région au climat moins rude, 900 personnes travaillaient à Orléans pour la ganterie à la fin du *xviii^e* siècle. Le *Dictionnaire universel du commerce* indique 2 gantiers à Saint-Fargeau, 4 à Cosne-sur-Loire et 8 maîtres gantiers à Clamecy. Des gants, moufles et mitaines étaient aussi confectionnés à Blois, Vendôme (50 maîtres gantiers), Avignon, Ham, Grasse, Poitiers, Chaumont, Caen, Bordeaux, Reims, Montpellier, etc. Les gants se vendaient à la paire, à la douzaine et même « à la grosse » c'est-à-dire par paquets de 144 paires. En haute Alsace, entre 1706 et 1789, il y avait des gants dans 10,2 % des maisons paysannes, selon les inventaires après-décès ; ils y étaient plus fréquents que les bottes. Cela dit, aujourd'hui encore, le paysan utilise peu les gants.

La question du combustible n'est sans doute pas la plus simple à traiter. S'il est aisé de calculer la quantité de bois nécessaire pour chauffer une maison, il faut rappeler que l'on brûlait des bois qui ne sont plus guère utilisés aujourd'hui pour le chauffage, par exemple les résineux qui encrassent nos cheminées contemporaines. Par ailleurs, une maison qui est continuellement chauffée, par la cuisine, conserve beaucoup mieux la chaleur qu'une maison chauffée occasionnellement. Le combustible

était parfois prévu dans les pensions alimentaires. En 1613, dans une ferme située au Barboux (Doubs), à 1 000 m d'altitude, Claude Roy imposait à ses héritiers de fournir à sa future veuve 6 chariots de sapin par an. À la fin du XVIII^e siècle, Arthur Young rapporte qu'une famille pauvre, à Dijon, brûlait 20 à 24 pieds cubiques de bois chaque année.

En Alsace comme en Franche-Comté, mais aussi dans le Forez, en Bresse, en Lorraine, les maisons, même celles des gens très modestes, comprenaient une salle centrale chauffée, appelée « stube » en Alsace (voir les travaux de Marc Grodwohl sur le Sundgau). Dans le Jura, cette salle appelée « poêle » bénéficiait aussi parfois d'un « fourneau », comme c'est le cas dans une ferme à ville-du-Pont près de Morteau (à la frontière suisse) en 1619.

Utile est l'ouvrage qui bouscule les idées reçues, qui incite à la recherche, car : « Petite étincelle engendre grand feu » (proverbe, XV^e siècle). À ce titre, *Les délices du feu* d'Olivier Jandot apparaît finalement comme une contribution majeure à l'histoire des sensibilités, à l'histoire du temps, à l'histoire des conditions de vie, celles des élites comme celles des ruraux et des paysans. Bien écrit, agréable à lire, suscitant la curiosité, cet ouvrage est un délice à déguster au coin du feu.

Paul Delsalle

Francisco García GONZÁLEZ, Gérard BÉAUR et Fabrice BOUDJAABA (éd.), *La historia rural en España y Francia (siglos XVI-XIX). Contribuciones para una historia comparada y renovada*, Saragosse, Prensas de la Universidad de Zaragoza et Sociedad Española de Historia Agraria, 2016, 414 p.

L'historiographie rurale française a eu, durant une longue période, une influence

remarquable sur l'historiographie espagnole, tout particulièrement pour ce qui a trait à l'époque moderne. L'influence s'opérait dans un seul sens, mais, au fil des dernières décennies, la situation a évolué, les échanges et la coopération entre les historiens des deux pays étant devenus pratique courante. Cela s'est concrétisé dans des ouvrages d'histoire rurale incluant des travaux portant sur les deux versants des Pyrénées, de manière plus ou moins comparative. Dans ce contexte, le nouveau titre de ce livre que nous commentons ici tient à son caractère de bilan et de synthèse : il reprend en détail les principaux thèmes de l'histoire rurale et fait de la comparaison la colonne vertébrale de la démonstration. Pour ce faire, il s'articule autour de six thématiques : la population et l'occupation du territoire ; les relations ville-campagne ; les liens et les interactions entre l'État, le régime seigneurial et la communauté paysanne ; la terre et le travail ; la famille rurale ; et le rôle du clergé dans les campagnes. Deux chapitres sont consacrés à chacune de ces thématiques, un pour chaque pays. La comparaison n'y est pas formulée de manière explicite par tous les auteurs, mais le lecteur y trouvera la matière pour y procéder par lui-même, en fonction de ses intérêts.

Trois objectifs se superposent dans cette œuvre : d'une part, un état de la question très complet assorti d'une bibliographie particulièrement fournie ; d'autre part, la production d'éléments destinés à permettre une réinterprétation des processus du changement rural ; enfin, un ensemble de propositions et de nouvelles hypothèses pour des recherches futures. Au fil de ce parcours, des thèmes « classiques » sont revisités selon des points de vue renouvelés ; de nouvelles thématiques sont envisagées ; et sont réfutés des poncifs qui, bien que